

MARIUS - FRANÇOIS GUYARD

Καθηγητοῦ τῆς Γαλλικῆς Γλώσσης καὶ Φιλολογίας

LE RÊVE GREC DE LAMARTINE¹

Sainte-Beuve a parlé un jour de
Lamartine ignorant qui ne sait que son âme.

Ce vers injuste pour la culture très étendue du poète est vrai au moins de sa culture hellénique. Lamartine ignorait le grec ; et les auteurs grecs qu'il a sérieusement lus, en traduction, on peut les compter sur les doigts d'une main. A vingt ans il écrit bien à un ami :

« Je viens d'acheter un Homère ; oh ! quand le lirai-je ? Je ne pense plus qu'au grec »².

En fait il pensait davantage à Mme de Staël, à Byron ou au Tasse. S'il dévora entre 18 et 30 ans des centaines de livres français, anglais ou italiens, s'il fut toujours un amateur éclairé des lettres latines, sur la Grèce il n'eut jamais que des connaissances sommaires. Ce qui n'empêchait pas son âme de porter et ses vers de traduire un rêve grec, d'autant plus libre que l'encombraient moins de réminiscences savantes. Si les poètes ne parlaient que de ce qu'ils connaissent, seraient-ils encore des poètes ? Et quel homme cultivé et sensible pouvait, à l'époque romantique, ne pas avoir, à défaut de connaissances, une certaine image de l'Hellade, de son passé et de son présent ? Comment Lamartine a-t-il recréé une pensée qu'il ignorait presque totalement, un pays qu'il ne devait découvrir qu'en 1832, au cours de son voyage en Orient ? Voilà ce que j'examinerai en feuilletant avec vous ses poésies, des *Méditations* aux *Harmonies*.

I

La Grèce lamartinienne est d'abord un décor : ses dieux, ses paysages offrent au poète soit de simples ornements, soit, comme dans

1. 'Εναρκτήριο μάθημα ἐν τῇ μεγάλῃ αἰθούσῃ τῶν τελετῶν τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν τῇ 16ῃ Ἰανουαρίου 1956.

2. Cité par Canat, *L'Hellénisme des Romantiques*, t. I, p. 293.

La Mort de Socrate ou *Le Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold*, une toile de fond indispensable à l'équilibre esthétique et moral de l'ensemble.

En bon héritier du XVIII^e siècle, Lamartine ne néglige pas de recourir à la mythologie grecque pour embellir d'images et rehausser de comparaisons sa poésie. Bien entendu, les dieux chez lui portent le plus souvent des noms latins : non pas Aphrodite, Poseidon, Arès, mais Vénus, Neptune et Mars. Ce travestissement est traditionnel dans la littérature française, au moins jusqu'au Parnasse. Mais sous ces noms latinisés, un Chénier avaient su retrouver et communiquer le sentiment des grands mythes helléniques. Chez Lamartine hélas ! qu'il évoque comme dans *L'Enthousiasme*¹ Ganymède et Icare, ou, comme dans *Sapho*,

Le jeune dieu de l'Inde, en triomphe traîné²,

la mythologie reste plaquée, conventionnelle. Elle orne, à la manière pseudo-classique ; elle ne vit pas. Seule peut-être une strophe des *Harmonies* révèle un certain sens du poétique et profond symbolisme des mythes de la Grèce antique :

La Grèce adore les beaux songes
Par son doux génie inventés,
Et ses mystérieux mensonges,
Ombres pleines de vérités.
Il naît sous sa féconde haleine
Autant de dieux que l'âme humaine
A de terreurs et de desirs ;
Son génie, amoureux d'idoles,
Donne l'être à tous les symboles,
Crée un dieu pour tous les soupirs³.

Un tel sentiment est rare. Ailleurs les beaux noms de la mythologie masquent mal le cliché.

Après les dieux, la terre des dieux. Le paysage grec rêvé par Lamartine semble se réduire d'abord à des noms de lieux cités un peu au hasard et sans aucune puissance d'évocation. Ainsi quand, dans une *Méditation*, il compare Byron à l'aigle qui

des sommets d'Athos franchit l'horrible cime⁴,

1. *Méditations Poétiques*.

2. *Nouvelles Méditations Poétiques*.

3. *Harmonies poétiques et religieuses, Jéhovah ou l'Idée de Dieu*.

4. *Méditations poétiques, L'Homme*.

il est trop évident que l'Oeta ou l'Olympe aurait pu être tout aussi bien nommé, « l'horrible cime » étant une de ces formules réputées poétiques qu'on peut appliquer à n'importe quel sommet escarpé. Vous me pardonnerez donc de renoncer à dresser le catalogue des lieux grecs cités par Lamartine. Le plus souvent ils ne sont pas plus richement caractérisés que l'Athos des *Méditations*. Je me bornerai à deux sites privilégiés où la rêverie du poète le ramène souvent : Athènes et Sunium.

Le décor athénien de *La Mort de Socrate* n'est pas un ornement superflu. Avec un art très sobre et très sûr, le poète sait interrompre le dialogue philosophique pour évoquer le paysage dont les teintes et la lumière changeantes marquent l'écoulement implacable du temps. L'ouverture du poème est très suggestive dans sa simplicité :

Le soleil se levant aux sommets de l'Hymette
 Du temple de Thésée illuminait le faite,
 Et, frappant de ses feux les murs du Parthénon,
 Comme un furtif adieu glissait dans la prison ;
 On voyait sur les mers une poupe dorée,
 Au bruit des hymnes saints, voguer vers le Pirée.

Voici maintenant la tombée du jour :

Les troupeaux descendaient des sommets du Taygète...

Ici les esprits chagrins observeront que le Taygète s'élève dans le Péloponnèse, assez loin d'Athènes. Déjà, au début du poème, ces censeurs pointilleux avaient relevé sans doute ces vers impardonnables :

Mais Socrate, jetant un regard sur les flots,
 Et leur montrant du doigt la voile vers Délos...

Les critiques peuvent ironiser sur la vue perçante de Socrate qui d'Athènes aperçoit l'île d'Apollon. Concédon's leur que la topographie de Lamartine est quelque peu fantaisiste. Mais ne vous ai-je pas promis un rêve, et un rêve de poète ? Pour la poésie, la puissance évocatoire des mots, les jeux de la lumière et de l'ombre, le rythme des vers comptent plus que l'exactitude géographique. Poursuivons donc sans scrupule notre lecture interrompue :

Les troupeaux descendaient des sommets du Taygète ;
 L'ombre dormait déjà sur les flancs de l'Hymette ;
 Le Cithéron nageait dans un océan d'or.

En ce passage, comme en bien d'autres de *La Mort de Socrate*, si la géographie est sacrifiée, avouons que la poésie n'en pâtit point.

Si l'Athènes de Lamartine est surtout envisagée et dépeinte comme le décor harmonieux de la mort d'un sage, le thème de Sunium est dans sa poésie inévitablement associé au souvenir de Platon qui, selon ses biographes antiques, aimait venir à Sunium et y méditer près du temple de Pallas. Ici encore, la documentation du poète semble incomplète. Il écrit dans le *Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold* :

Noble et dernier débris d'un temple qui n'est plus,
Une seule colonne y brave la tempête...

Mais il se trouve que le poète a placé à cet endroit une note extraite du récit d'un voyageur anglais et cet Anglais, Lhodgson, y parle de « seize colonnes » (Chateaubriand, lui, en avait compté quatorze!) Ne crions donc pas à l'ignorance et admettons plutôt que Lamartine a sciemment cherché, aux dépens de l'exactitude, un effet de contraste entre un vestige solitaire de l'art humain et la violence déchaînée des éléments.

Après Chateaubriand, il entrelacera autour du nom de Sunium deux motifs : l'un, plastique, celui des ruines ; l'autre, humain, celui de Platon. Chateaubriand lui-même empruntait ce dernier motif au *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* de l'abbé Barthélémy, un des *best-sellers* de la fin du XVIII^e siècle.

Dès les *Méditations*, Sunium et Platon se trouvent associés. Scrutant dans *La Foi* le mystère de l'immortalité, Lamartine déclare :

Rassemblant les rayons de l'antique sagesse,
Socrate te cherchait aux beaux jours de la Grèce,
Platon à Sunium te cherchait après lui...

Et quand Harold approchera des rivages grecs, qu'apercevra-t-il d'abord? Sunium évidemment :

Harold, qui voit blanchir l'éternelle colonne,
Reconnait Sunium... Sunium! A ce nom,
Il croit revoir flotter la robe de Platon,
Quand ce sage, fuyant une foule insensée,
Venait dans le désert consulter... sa pensée...

L'année suivante, on reverra, dans l'*Invocation pour les Grecs*, « le cap où méditait Platon »¹.

Ainsi les deux paysages grecs le plus souvent évoqués par Lamartine sont étroitement unis au souvenir de deux sages : Platon et son

1. *Harmonies poétiques et religieuses*.

maître. Malgré la différence des tons, le poète de *La Mort de Socrate* et du *Dernier Chant* restait donc, comme celui des *Méditations*, incapable de s'intéresser à la nature pour elle-même. Dans un décor antique et étranger, il cherchait, comme naguère, une âme. Montagnes et monuments n'étaient là que pour encadrer les témoins d'une philosophie. Plus que le mirage d'une terre ensoleillée et harmonieuse, le rêve grec de Lamartine était la recherche ou plutôt la recreation d'une sagesse.

II

On aurait tort de réduire cette sagesse aux leçons de Socrate et de Platon. Pour simplifiée qu'elle soit, la pensée grecque, telle que la recompose le poète, n'est pas résumée dans le *Phédon*. Celui-ci ne forme qu'un volet d'un diptyque. Dès qu'elle évoque la Grèce antique, la rêverie lamartinienne suit l'une ou l'autre de deux pentes qui conduisent à des vallées aux climats bien différents. Quelques noms suffisent à l'orienter, quelques images à créer un mythe. Il faut distinguer ces pentes. Sinon l'on risquerait d'accuser le poète de se contredire, comme si ce grief avait jamais condamné un poète. Anacréon et Epicure ne sont que des noms pour Lamartine, mais ils font immédiatement surgir une Grèce voluptueuse et païenne, au sens le plus vulgaire du terme. Pythagore et Platon entraînent l'auteur sur l'autre versant de la Grèce antique : celui de la haute philosophie, et d'une philosophie qui annonce le christianisme.

Le premier groupe d'images compose sous l'étiquette « Grèce » un paysage un peu conventionnel où la beauté des formes masque mal l'avisement des âmes. Le mythe grec symbolise alors la volupté, la sagesse facile des jouisseurs, l'épicurisme entendu comme l'entendent ceux qui n'ont pas lu Epicure, et Lamartine est du nombre. On conçoit que, dans une telle perspective, les sectateurs du philosophe ne constituent pas une école, mais un vil « troupeau » :

« Vain espoir ! » s'écriera le troupeau d'Epicure.

A cette exclamation du poème sur *l'Immortalité*¹ font écho les vertueux commentaires qu'après un quart de siècle, le poète vieilli ajoutera à son œuvre. En voici un, en marge d'une pièce des *Nouvelles Méditations*, *Elégie* :

1. *Méditations Poétiques*.

On voit assez par les formes un peu mythologiques de cette élégie, qu'elle est d'une date très antérieure aux Méditations. Elle est du temps où j'écrivais *Sapho*, où j'imitais au lieu de sentir par moi-même. C'est la philosophie voluptueuse et sensuelle d'Horace, d'Anacréon, d'Epicure : ce n'est pas la mienne. Le génie grave et infini du christianisme poétique n'a point passé par là.

Et pourtant cette Grèce sensuelle, ignorée et désavouée tout à la fois, avait reflété un premier moment de l'inspiration de notre poète. Le nom de Sapho, inattendu sous la plume de Lamartine, vous a frappés sans doute. A 33 ans, l'auteur de *Nouvelles Méditations* ne dédaignait pas de reprendre l'« élégie antique » que lui avait inspirée, sept ans plus tôt, « la strophe unique, mais brûlante », de la poétesse de Lesbos. « Ce fut mon baptême poétique »¹, devait-il déclarer plus tard.

Baptême païen, et qui n'annonce en rien le ton des plus belles Méditations. Mais au milieu des plus froides conventions, n'est il pas intéressant de découvrir tel mouvement qui, dans son néo-classicisme, évoque Chénier, le plus grec de nos poètes français ? Ainsi quand Sapho, avant de mourir, songe à ce Phaon pour qui elle brûla en vain :

Que j'aimais à le voir, de la foule enivrée,
 Au gymnase, au théâtre, attirer tous les yeux,
 Lancer le disque au loin d'un main assurée,
 Et sur tous ses rivaux l'emporter dans nos jeux !
 Que j'aimais à le voir, penché sur la crinière
 D'un coursier de l'Elide aussi prompt que les vents,
 S'élançant le premier au bout de la carrière,
 Et, le front couronné, revenir à pas lents !

Revenant à la foi et, en littérature, au « génie grave et infini du christianisme poétique », Lamartine ne désavouera pas seulement l'inspiration « érotique »² et l'art de vivre épicurien. C'est le stoïcisme aussi qu'il rejettera :

Combien de fois ainsi mon esprit abattu
 A cru s'envelopper d'une froide vertu,
 Et, rêvant de Zénon la trompeuse sagesse,
 Sous un manteau stoïque a caché sa faiblesse !³

1. Extrait du *Commentaire* de Sapho dans l'Édition des Souscripteurs.

2. Cf. Bonald écrivant à M^{me} de Séze : « un jeune poète que je connais beaucoup et que j'ai même retiré de la poésie érotique, du genre cependant le plus agréable et le plus décent, et que j'ai dirigé vers un génie plus élevé, plus utile, M. de Lamartine... » (Cité par Levaillant, *Lamartine et l'Italie*, p. 79).

3. *Méditations Poétiques, La Foi*.

Si c'était là toute la sagesse grecque selon Lamartine, son rêve hellénique aurait ici l'enfantine simplicité des images d'Épinal. Ce ne serait pas un rêve, mais de la rhétorique. Le poète lui-même critique en ces termes une de ces pièces païennes qu'il désavoue sur le tard :

...un paradoxe en vers, dont Horace ou Anacréon aurait pu faire des strophes bien plus assoupissantes que les miennes, mais dont Platon aurait rougi¹.

Platon, voilà le nom qu'il invoque toujours pour opposer à la Grèce mollement ou ardemment sensuelle, à la courte sagesse d'Épiqueure, la Grèce dont la philosophie préfigure le christianisme. A vrai dire, Pythagore semble rivaliser avec Platon dans ce rôle prophétique. Dès 1820, Lamartine s'écrie :

Voilà, voilà le Dieu que tout esprit adore,
Qu'Abraham a servi, que rêvait Pythagore,
Que Socrate annonçait, qu'entrevoyait Platon².

Mais de ce Pythagore que connaît-il ? Il évoque à son propos l'harmonie des sphères :

Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts³.

Mais ailleurs, c'est Platon, à Sunium encore, qui

...croyait distinguer la voix de la nature,
Ou des sphères du ciel le bruit harmonieux⁴.

Quant à l'idée de réincarnation, liée aussi parfois pour Lamartine au souvenir de Pythagore, l'Inde, nous le savons, la lui suggérait avec une force autrement persuasive.

Si Pythagore n'est qu'un nom, Platon, du moins le Platon du *Phédon*, est pour Lamartine un compagnon aimé depuis longtemps. Dans une des premières pages du *Cours Familier de Littérature*, il racontera comment la lecture du *Phédon* fut de celles qui l'éveillèrent à la beauté littéraire et philosophique. C'était à Milly, sur une montagne, le Monsard, où le père du jeune Alphonse avait accoutumé de retrouver deux amis, l'abbé Dumont — qui sera le modèle de Jocelyn — et M. de Vaudran :

1. *Nouvelles Méditations Poétiques, La Sagesse, commentaire* de l'Édition des Souscripteurs.

2. *Méditations Poétiques, Dieu.*

3. *Méditations Poétiques, Le Vallon.*

4. *Le Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold, XXIII.*

Je me souviens surtout d'un soir d'été où M. de Vaudran ayant apporté par hasard avec lui un Platon en grec, le lut en le traduisant à ses deux amis, jusqu'au moment où le crépuscule manqua sur la dernière page du *Phédon*, et où les premières étoiles scintillèrent dans le ciel autour du rocher, comme pour assister, du ciel, à la mort de Socrate.

Ces trois hommes, attentifs au récit du juste résigné, essuyant leurs yeux des larmes de l'admiration et de l'enthousiasme, me faisaient penser à trois sages d'Athènes, conversant sur la nature et sur Dieu, assis sous les oliviers de l'Hymette. Ils me rappelèrent bien plus vivement cette scène longtemps après, quand, visitant moi-même Athènes, la colline de l'Acropole, la roche taillée du *Pnyx* et les pentes dénudées du *Pentélique*, je reconnus une ressemblance parfaite entre ces collines rocailleuses de l'Attique et les collines ruisselantes de pierres de mon pays¹.

Initié par Vaudran, Lamartine en 1811 retrouva Platon en Italie, grâce à un sous-préfet de Rome, philosophe à ses heures : M. de Fréminville. Il revit ce dernier à Paris en 1814 et l'y revit encore dans l'hiver 1822-1823. Victor Cousin venait alors de publier une traduction commentée du *Phédon*. Lamartine lut cette traduction, et ainsi naquit un poème trop méconnu, *La Mort de Socrate*.

C'est le récit de la dernière journée du philosophe. La scène s'ouvre à l'aurore devant la prison. J'ai cité tout à l'heure cette belle ouverture. Entrés dans la prison, les amis de Socrate s'entretiennent avec lui de l'immortalité de l'âme. Le jour passe en ces entretiens et déjà la nuit approche.

Après une évocation du crépuscule, le dialogue reprend. Socrate et ses disciples parlent maintenant des dieux ou plutôt du Dieu unique dont les autres ne sont que de partiels symboles. Ce Socrate est si chrétien, quatre cents ans avant le Christ, qu'il enseigne même l'existence, au ciel, de corps glorieux :

Oui, des corps transformés que l'âme glorifie !

Entre alors le Serviteur des Onze, porteur de la coupe fatale. Beau prétexte à digression symbolique : Lamartine décrit longuement les flancs de cette coupe où l'artiste a figuré le mythe de Psyché et de l'Amour.

Socrate boit la ciguë, dont les effets sont rapportés avec la même minutieuse simplicité que dans le *Phédon*. Mais ce que Platon ne prédisait pas, et pour cause, aux portes de la mort, Socrate inspiré pro-

1. *Cours Familier de Littérature*, 1^{er} Entretien, XX.

phétise la venue du Christ, découvre que son célèbre « démon » n'était autre que le Verbe de Dieu qui s'incarnera en Jésus, entrevoit enfin le mystère de la divine Trinité :

Oracles, taisez-vous ! tombez, voix du Portique !
 Fuyez, vaines lueurs de la sagesse antique !
 Evanouissez-vous devant la vérité !
 ... quatre siècles encore
 Et vous, ombres de Dieu qui nous voilez sa face,
 Dieux de chair et de sang, dieux vivants, dieux mortels,
 Vices déifiés sur d'immondes autels,
 Mercure aux ailes d'or, déesse de Cythère,
 Qu'adorent impunis le vol et l'adultère ;
 Vous tous, grands et petits, race de Jupiter,
 Qui peuplez, qui souillez les eaux, la terre et l'air,
 Encore un peu de temps, et votre auguste foule,
 Roulant avec l'erreur de l'Olympe qui croule,
 Fera place au Dieu saint, unique, universel,
 Le seul Dieu que j'adore et qui n'a point d'autel !...

[.]

Nombre mystérieux ! profonde trinité !
 Triangle composé d'une triple unité !
 Les formes, les couleurs, les sons, les nombres même,
 Tout me cachait mon Dieu ! tout était son emblème !

Les dernières paroles de Socrate seront chez Lamartine ces deux vers où le souvenir du coq promis à Esculape se teinte d'un romantisme inattendu :

Aux dieux libérateurs, dit-il, qu'on sacrifie !
 Ils m'ont guéri ! — De quoi ? dit Cébès — De la vie !...

Ce Socrate lamartinien est à la fois fidèle et infidèle au témoignage de Platon. C'est un Socrate préchrétien qu'a voulu peindre le poète. Ne déclarait-il pas dans *l'Avertissement* :

Il était un précurseur de cette révélation définitive que Dieu préparait de temps en temps par des révélations partielles ?

En un sens, ce poème platonicien est peut-être le plus chrétien que Lamartine ait jamais écrit. Les historiens de la philosophie le condamneront donc aussi sévèrement que les géographes. On pourrait seulement leur objecter qu'en christianisant le platonisme le poète ne faisait que reprendre une longue tradition, et que pendant des siècles jusqu'au triomphe partiel du thomisme, c'est chez Platon plutôt que chez Aristote que des Pères de l'Eglise, en Orient comme en Occident, avaient eu coutume de rechercher un précurseur du christianisme.

Du point de vue littéraire, à quoi bon insister ? L'entreprise de Lamartine est largement justifiée par un sentiment, encore peu commun en France, de la beauté grecque. Peut-être le souci de rivaliser avec André Chénier, dont l'œuvre venait d'être révélée au public¹, a-t-il poussé Lamartine, le poète du flou et du paysage état d'âme, à chercher les effets de couleur et de plastique. Qu'il y ait réussi, je n'en veux pour preuve que ce jugement d'un autre poète, de Vigny qui écrivait à Victor Hugo :

Je veux bien que Platon en ait fait une partie, tout cela est plus beau par les vers, et il y en a d'une sévérité mâle qui m'a ému et l'émotion ne se trompe jamais².

Le Platon de Lamartine est donc d'abord le disciple de Socrate, le narrateur de ses derniers moments. Il est aussi le symbole de la pensée et de l'idéal opposé à la sensualité et au matérialisme que résument les noms d'Anacréon et d'Epicure.

Au côté d'Epicure et des faux dieux répond le côté de Socrate et du Dieu unique. Dans cette opposition Lamartine n'a-t-il pas projeté celle qu'il avait expérimentée en lui-même quand il était passé, non sans combats, d'une vie et d'une inspiration sensuelles à une vie et à une inspiration religieuses ? Les sagesse de la Grèce antique apparaîtraient alors comme les commodes et brillants symboles d'une évolution personnelle. Chez un lyrique, tout part du moi et tout revient au moi.

III

Ces ressources symboliques, la Grèce allait encore les offrir à Lamartine, non plus dans un glorieux mais lointain passé : dans la plus brûlante des actualités. Déjà on découvre avec surprise, dans le médiocre poème inspiré par le sacre du plus réactionnaire des rois, Charles X, un hymne à la liberté

LIBERTÉ ! dont la Grèce a salué l'aurore³...

où passe l'image de l'Hellade insurgée. Mais c'est dans *Le Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold*, où Lamartine, avec une belle imprudence, donne une fin édifiante au poème de Byron, qu'éclatent l'en-

1. En 1819.

2. Cité par Canat, *op.cit.*, t. I, p. 294.

3. *Le Chant du Sacre*.

thousiasme et l'admiration pour l'héroïsme du peuple grec. Désormais le poète peut unir sans anachronisme au nom de la Grèce

*les noms vengeurs du Christ et de la liberté*¹.

Mais comme pour l'Hellade antique il admire de confiance, on dirait de commande, si la sincérité n'était évidente. Que connaît-il au fond de cette nation qui renaît? Les *Chants populaires de la Grèce moderne*, traduits par Fauriel, ce que disent les journaux, ce que lui apprennent les lettres de Byron et les témoignages de ses amis. Qu'importe? Au libéral qui s'éveille en lui il n'en faut pas plus pour gronder et chanter :

L'insurrection de la Grèce moderne est un des plus beaux spectacles qu'il ait été donné à l'homme de contempler. Tous les prodiges de l'héroïsme antique, tous les dévouements des plus sublimes martyres se renouvellent tous les jours sous les yeux de l'Europe².

Ce passage d'une note donne assez le ton du poème.

Parti d'Italie, Harold arrive au large du cap Sunium qui lui rappelle aussitôt, nous le savons, le souvenir de Platon. Mais il n'a pas le loisir de s'attarder au passé : un cortège funèbre — « trois fois douze cercueils » — attire ses regards. Une foule s'est rassemblée sur ces rivages pour inhumer les femmes héroïquement désespérées qui ont tué leurs enfants avant de se précipiter elles-mêmes dans l'abîme pour échapper à l'Ottoman. Sommes-nous encore près de Sunium? Tout simplement, le poète confond Souniotes et Souliotes. A le voir cependant évoquer le « sauvage Erymanthe », les « bords délicieux où le Lâos serpente » et les « sommets du Ménale », on se croirait plutôt dans un vague, très vague Péloponnèse. Mais voici que le héros « s'élançait, il franchit les hauteurs de Phylé ». Arrivé là, il distribue armes et subsides aux partisans grecs et leur lance un appel au combat.

Plus tard, nous retrouverons Harold en un lieu peu éloigné sans doute de Missolonghi, puisque le fleuve s'y nomme « Achéloüs » et la montagne « Aracynthe ». Pourquoi faut-il que Lamartine y situe aussi Actium? Pourquoi, sinon parce qu'il désire rappeler une bataille décisive dans l'histoire de l'humanité? Et quand le héros fera au monde ses célèbres adieux :

Triomphe, disait-il, immortelle nature...

il aura derrière lui

Du Pinde et de l'Oeta les sommets escarpés.

1. *Le Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold*, I.

2. *Ibid.*, note I.

Peu importe qu'il soit alors aux environs de l'Aracynthe. N'est-il pas un héros épique pour qui ne comptent guère les distances ? Comme les esquisses du décor antique, l'évocation des sites de la Grèce moderne dans *Le Dernier Chant* relève plus de la fantaisie que de la géographie. Les noms viennent sous la plume du poète pour leur valeur sonore ou leur richesse légendaire. Il n'éprouve point d'ailleurs le besoin de les moderniser et, par un reste de préjugé classique sur le langage de la poésie, il préfère toujours l'ancienne forme, latinisée ou francisée : Actium, Ménale.

Quelques personnages modernes rappellent au lecteur qu'il s'agit bien de la Grèce de l'Indépendance et non de l'Hellade homérique. Autour de Harold on aperçoit

Le féroce Albanais, l'Epirote au front chauve,
L'Étolien couvert d'une saie au poil fauve,
Les dauphins de Parga...

« Un jour », dit encore Lamartine,

Un jour...
Les noms d'Odysseus, de Marc, de Kanaris,
Auprès du nom des dieux sur les autels inscrits,
Régneront.

S'il y a donc, malgré anachronismes et désinvoltures, un effort d'actualité, comprenons que la Grèce moderne attire Lamartine par sa réalité vivante et souffrante, certes, mais plus encore comme un symbole. En elle le chrétien peut exalter la liberté. Les deux causes que Lamartine souffre de voir dissociées en France, l'exemple grec prouve qu'elles peuvent être servies d'un même élan. Il plaît au poète que sur cette terre hellénique les prêtres guident le peuple vers son affranchissement. La Grèce donne là une magnifique leçon à ces nations chrétiennes où le trône ne s'appuie à l'autel que pour mieux imposer la servitude.

Un an après *Harold*, en 1826, Lamartine célébra à nouveau les héros de l'Indépendance dans *l'Invocation pour les Grecs*, recueillie plus tard dans les *Harmonies* : invocation assez menaçante, dans le ton de ces psaumes bibliques où les poètes hébreux adjuraient le Dieu terrible de montrer son pouvoir :

N'es-tu plus le Dieu des armées ?
N'es-tu plus le Dieu des combats ?
Ils périssent, Seigneur, si tu ne réponds pas !
.....
Cependant tout un peuple a crié : « Sauve-moi ;
Nous tombons en ton nom, nous périssons pour toi ! »

Les monts l'ont entendu ; les échos de l'Attique
 De caverne en caverne ont répété ses cris ;
 Athènes a tressailli sous sa poussière antique,
 Sparte les a roulés de débris en débris !...
 Et que disent, Seigneur, ces nations armées
 Contre ce nom sacré que tu ne venges pas ?
 « Tu n'es plus le Dieu des armées !
 Tu n'es plus le Dieu des combats ! »

De Sapho à Kanaris, la vision grecque de Lamartine s'est singulièrement enrichie, tout en gardant, faute d'information, de soin et d'expérience, le caractère évanescant, incohérent et symbolique des visions de rêve. Parti d'une antiquité conventionnelle, d'un paganisme de bazar, l'auteur de *La Mort de Socrate* redécouvre en Platon la source d'une inspiration plus profonde et plus poétique. Deux ans encore, et la Grèce cessait d'être d'abord le pays des dieux et de la philosophie pour devenir une nation vivante, dressée pour son indépendance. Rêve encore, puisque Lamartine imaginait, dans un décor antique, ce peuple moderne qu'il ne connaissait pas. Grèce symbolique du christianisme libéral vers quoi s'orientait alors sa pensée. Synthèse admirable d'Achille et de Botzaris, de Platon et de Saint Paul.

La vie faillit offrir au poète l'occasion de prolonger son rêve grec dans la réalité. En 1829 le diplomate Alphonse de Lamartine, ex-chargé d'affaires de France en Toscane, se trouvait en congé, sans nouvelle affectation. Le prince de Polignac songea à lui pour être le premier ministre de France auprès du premier roi de la Grèce moderne¹. On peut rêver à ce qu'eût été une mission diplomatique conduite par l'auteur de *l'Invocation pour les Grecs*, une mission où un autre jeune poète, Sainte-Beuve, souhaitait figurer comme attaché d'ambassade. En 1830 encore les deux écrivains caressaient ce projet ; dernière rêverie qu'allait balayer la révolution de juillet. C'est en voyageur sans titre officiel, sinon celui d'académicien, que Lamartine abordera à Nauplie en août 1832.

Le choc du réel allait-il ébranler le rêve ? C'est une autre histoire que je n'ai ni le temps ni l'intention de vous conter ce soir. Surtout, c'est de l'histoire et je n'ai voulu que m'arrêter au mythe né de quelques noms et de quelques lectures dans une imagination et une sensibilité poétiques.

Peut-être avez-vous souri en voyant un poète recréer ainsi une

1. Sur ce projet, cf. les précisions données par M. Francis Pruner dans sa leçon sur *Le Philhellénisme de Sainte-Beuve*.

culture, un pays, un peuple dont il ignorait presque tout. Mais l'ignorance d'un poète est parfois divination. Malgré tant d'erreurs amusantes ou navrantes celui-ci n'avait-il pas retrouvé ou deviné l'essentiel de l'hellénisme? N'avait-il pas pressenti et fait sentir que de Socrate à la guerre de l'Indépendance un même génie de liberté et de progrès spirituel avait animé le peuple héroïque et subtil de ce canton privilégié du cap européen : l'Hellade?

Je vous demande, Mesdames, Messieurs, de ne pas accabler d'un dédain moqueur ce Lamartine ignorant mais lucide et plein de bon vouloir. Après tout son aventure est celle de bien des Français de son temps et du nôtre pour qui la Grèce est un mirage antique et lointain : temps sur des promontoires, oliviers tourmentés, îles surgies des flots

Ou le vol cadencé des colombes bleuâtres¹.

Heureux ceux qui comme lui peuvent un jour passer du rêve à la réalité, plus riche et savoureuse que le rêve!

MARIUS - FRANÇOIS GUYARD

1. *Le Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold*, XLI.